Zeitschrift: Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

Band: 34 (1970) **Heft**: 133-134

Artikel: Sur les emplois personnels de l'indéfini on

Autor: Muller, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399459

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SUR LES EMPLOIS PERSONNELS DE L'INDÉFINI *ON*

La plupart des grammaires modernes signalent l'emploi de plus en plus fréquent, dans le français familier, de l'indéfini on comme substitut du pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, nous; bien entendu, elles condamnent cet usage comme un vulgarisme, et recommandent d'éviter le mélange, dans une même proposition, des on et des nous (type: on est rentré(s) chez nous). En général, elles présentent ce tour comme un cas particulier d'un fait plus général: l'aptitude de l'indéfini on à représenter une personne déterminée, phénomène dont la langue littéraire donne des exemples nombreux.

Il y a là, me semble-t-il, la réunion artificielle de faits assez différents. On s'en apercevrait peut-être en regardant de plus près non seulement les extensions sémantiques de *on*, mais aussi sa syntaxe.

On, issu d'un substantif, apparaît dès les origines de la langue, avec ou sans l'article défini, sous des formes diverses : om, on, en, l'on, l'en, etc.; dans ses premières attestations, il est fréquent qu'il puisse être traduit aussi bien par le substantif que par l'indéfini. Dans les Serments de Strasbourg,

si com om per dreit son fradre salvar dift

peut être rendu par : « comme l'homme doit... protéger son frère » ou par : « comme on doit... », etc.

Les proverbes anciens conservent souvent ce len, lon, à valeur très générale :

Len ne doit semer toute sa semence en ung champ.

Il est normal que ce mot soit représenté dans le contexte par des pronoms de la 3^e personne du singulier ou les possessifs correspondants :

Tel aqueut len sous son chevron qui puis le giete de sa meson.

ce qui peut se traduire par : « L'homme accueille sous son toit tel (personnage) qui ensuite *le* jette hors de *sa* maison. »

Toutefois la reprise de *on* par *il*, *le*, *son*, etc. devient bientôt impossible hors des limites de la proposition où se trouve l'indéfini; quand Rutebeuf, au XIII^e siècle, fait entrer ce dicton dans ses vers, il en modifie la syntaxe:

Quar tel herberge on en la chambre Qui le seigneur gete du cas.

« Car on héberge dans sa chambre tel (personnage) qui (ensuite) chasse le maître de la maison. »

De même la reprise de *on* par un relatif, attestée au début, devient bientôt impossible; ainsi les proverbes cités par Morawsky nous donnent :

Len ne doit ja aller a nocez (noces) qui n'y est convoyé.

mais dans cet autre texte, c'est le substantif accompagné de l'article défini qui sert de support au relatif :

Fous est li hom qui se mest en enqueste.

Très tôt, la syntaxe de *on* (ou *l'on*) s'éloigne donc de celle du substantif qui lui a donné naissance, et on voit apparaître le type moderne où l'indéfini est représenté par *se*, *soi* et *son*, mais seulement dans les limites de la proposition où il se trouve ¹; en dehors de ces limites, il doit être répété comme sujet :

On doit bien savoir en quaresme ou len mangera, et en yver ou len gist

« On doit bien savoir en carême où *l'on* (et non : *il*) mangera, et en hiver où *l'on* (et non : *il*) logera. » La traduction par « homme » n'est plus possible. Du même coup, l'article défini qui peut précéder l'indéfini a perdu toute signification, et devient une variante utilisée pour l'euphonie.

Le fonctionnement de on devient ainsi proche de celui de il, avec toutefois une différence; la non-répétition de il devant une série de verbes est possible, celle de on, dans la même situation, n'est généralement pas acceptée 2 :

- r. Il y a des cas où le possessif qui renvoie à l'indéfini peut garder la forme son à l'extérieur de la proposition où on est sujet; ainsi dans cette phrase où un notre, anticipant sur on, serait mal interprété: « Le récit de ses fautes est pénible; on veut les couvrir et en charger quelqu'un d'autre... » (La Br., Caractères, XI); cet emploi est favorisé ici par la valeur verbale de récit (= réciter ses fautes).
- 2. Exemples: «On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande et on obtient...» (La Bruyère, *Caractères*, VIII). « La marée arrive cependant de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte; on le trouve noyé dans son sang. » (M^{me} de Sévigné).

Voici cependant un exemple, mais il est tiré d'une traduction, et je le crois exceptionnel : « Joyce nous entendit aussi et revint en hâte à notre secours. On empila dans son auto la charge de l'autre, souleva avec un cric le ressort et le châssis de la voiture, glissa les coins en place, laissa retomber sur eux tout le poids de l'auto : un coup de manivelle et l'on repartit. » (T. E. Lawrence, Les Sept Piliers de la Sagesse, trad. Ch. Mauron, Payot, p. 737). Le texte original est : « Into his car we piled our load, jacked up the spring and the chassis, lashed in

Il frappe, entre, s'assied et se met au travail.

On frappe, on entre, on s'assied et on se met au travail.

Sur ce point, on s'écarte des autres indéfinis ; essayons de transformer cette phrase de La Bruyère :

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse.

nous obtiendrons:

Seule la version avec *on* exige la répétition du premier sujet, sans omission ni substitution, et exclut tout autre choix.

Quand on doit être représenté dans une autre proposition avec une fonction autre que celle de sujet, la langue use généralement de vous, votre, parfois de nous, notre :

On ne refuse pas le bonheur, quand il frappe à votre porte. (A. Chamson). On a beau observer les choses très attentivement, il y a toujours un détail qui vous échappe. (J. Romains).

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous! (Racine).

Il semble que *nous*, *notre* impliquent toujours dans ce cas une certaine participation du locuteur et de l'interlocuteur à ce qui est dit des hommes en général ¹; tandis que *vous*, *votre* deviennent plus nettement indéfinis, et n'incluent pas nécessairement l'interlocuteur; j'en vois un signe dans le fait qu'on peut garder cette 2^e personne du pluriel dans des énoncés où on tutoie l'interlocuteur, dans des phrases de ce type:

the wooden balks, let her down on them (they bore splendidly), cranked up, and drove off. » (p. 592 de l'éd. orig.).

I. D'autre part nous et vous, désignant les hommes en général, peuvent être très proches de l'indéfini, et parfois alterner avec lui. « Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion : de même, la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous [et non : de soi] ou s'égaler à nous... » (La Bruyère, Caractères, IV). — « Oui, décidément, nous nous laisons trop faire, ma chère ? Le destin dispose, nous brasse, nous fait glisser sur une pelure d'orange... Nous sommes trop négligents... Je comprends cela en politique. Il faut se laisser gouverner comme on se laisse couper les cheveux. Attacher trop d'importance à l'argent qu'on vous prend ou aux gestes qu'on fait exiger de vous, dans les rues, par les gendarmes, c'est l'attitude la plus futile, la plus inconsidérée qui soit. Mais permettre au destin de vous conduire... » (Anouilh, Inv. au Chât., II). Noter dans ce passage la double valeur de on : a) = nous, les hommes en général; b) = les autres.

Tu sais que dans ce pays $\left\{ \begin{array}{l} \text{les gens } \textit{vous} \text{ reçoivent bien.} \\ \textit{on } \text{est bien reçu.} \end{array} \right.$

C'est cette construction qui nous permettrait de rendre le proverbe cité plus haut en traduisant len par on : « On accueille tel personnage sous son toit, qui ensuite vous jette hors de votre maison. »

Le fonctionnement de on, comparé à celui de il, peut se résumer dans la phrase suivante :

Il s'enferme chez lui, condamne sa porte; ses amis le croient absent, oublient son existence...

On s'enferme chez soi, on condamne sa porte; vos amis vous croient absent, oublient votre existence...

Il faut ajouter que *il* peut être représenté par la forme disjointe *lui*, et que celle-ci peut devenir le support d'un relatif :

... lui, que chacun connaissait, devient un inconnu.

Rien de semblable pour on. L'emploi de soi en forme disjointe a été tenté, mais semble artificiel :

Que faire contre la simplicité de son acte quand soi l'on est à sa table de travail ?

(Montherlant, cité par G. Gougenheim).

Il est vrai que soi-même, on se demande où on aimerait vivre, si on était libre.

(Jules Romains).

Mais on relevait, soi, la tête bien vite...

(Paul Vialar).

Le contenu sémantique de on indéfini peut varier depuis l'extrême généralité (tous les humains, ou n'importe lequel d'entre eux) :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

jusqu'à la désignation, dans une situation donnée, d'un groupe restreint et bien défini par le contexte ou la situation :

M. X présenta ses invités à sa femme, puis on se mit à table.

 $(on = M. X, M^{me} X \text{ et les invités}).$

Cette particularisation peut aller jusqu'à faire de *on* l'équivalent de l'un des pronoms personnels : *je*, *tu*, *il* ou *elle*, *nous*, *vous*, *ils* ou *elles* ; les dictionnaires en donnent des exemples qu'il est inutile de reproduire ici.

Mais il paraît nécessaire de distinguer entre deux cas.

Dans l'un, il s'agit d'un emploi stylistique, fréquent dans la langue littéraire ou mondaine, mais que la langue familière connaît aussi; cette substitution de *on* à un pronom personnel comporte toujours une intention affective : ironie, mépris, tendresse, euphémisme, discrétion affectée, bonhomie, etc.

Dans l'autre, on = nous sans aucune intention de ce genre; cet emploi n'existe qu'à l'époque moderne et dans la langue familière, voire populaire; les attestations littéraires qui peuvent en être citées sont toujours des essais d'imitation de la langue familière ou populaire.

La différence entre ces deux emplois n'est pas seulement d'ordre sémantique et stylistique ; elle se marque par des syntaxes différentes.

L'emploi proprement stylistique ne modifie en aucune façon la syntaxe de l'indéfini; ainsi, s'adressant à un(e) enfant que l'on tutoie, on pourra choisir soit la forme habituelle, soit un énoncé à l'indéfini, qui marque ou la tendresse (ton hypocoristique), ou l'ironie, etc. : on obtient ainsi :

Alors, tu es content(e) ? Tu t'es amusé(e) avec tes amis ? Tu es resté(e) chez toi ? etc.

Alors, on est content(e)? On s'est amusé(e) avec ses amis? On est resté(e) chez soi? etc.

La seule différence, c'est que le prolongement de l'indéfini dans une proposition où il ne serait plus sujet paraît difficile ou impossible :

```
.... Tes amis sont venus te voir ? .... ? amis sont venus ? voir ?
```

(vous, vos semblent exclus, on reviendrait plutôt au tutoiement).

Il en est de même quand on représente le locuteur :

```
On a ses idées! (= j'ai mes idées!).
```

ou quand il l'inclut dans un groupe :

On a ses idées, dans la famille ! (= « nous avons nos idées, dans ma famille » avec connotation ironique ou autre).

Mais tout au contraire, dans la substitution populaire de *on* à *nous*, l'indéfini va être représenté :

- en forme disjointe, par nous;
- comme objet direct ou indirect
 - a) par se dans la proposition où il se trouve;
 - b) par nous en dehors de cette proposition;
- comme possesseur, par notre, nôtre.

Ainsi, reprenant une phrase proposée plus haut, nous la mettrons à la première personne du pluriel :

a) Syntaxe classique:

Nous nous enfermons chez nous, nous condamnons notre porte ; nos amis nous croient absents, oublient notre existence...

b) Syntaxe familière:

On s'enferme chez nous, on condamne notre porte; nos amis nous croient absents, oublient notre existence...

En voici des preuves fournies par des écrivains qui reproduisent le langage familier :

Quand est-ce qu'on va rentrer chez nous?

(Sartre).

On était au village, je me rappelle, on n'a même pas eu le temps de finir notre verre, le soleil était revenu. (Chr. de Rochefort).

Ne le répète pas ; mais les copains et moi *on* espère avoir bientôt une revue à *nous* ... (S. de Beauvoir).

Dis, Boudousse, qu'est-ce qu'on va se payer comme gueuleton tous les trois, pour fêter ça!...

(Anouilh)

Je propose donc de distinguer entre trois usages de on :

- I) emploi indéfini (on = on);
- 2) emploi stylistique (on = je, tu, nous, vous, la personne ou les personnes que vous savez);
 - 3) emploi personnel (on = nous).

Il va de soi que certaines phrases deviennent ambiguës si l'on ignore la situation et le registre stylistique auxquels elles appartiennent; en voici deux exemples simples :

| | | | « On prend sa voiture » | « On prend notre voiture » |
|------------------|-------------------------|------------------------------------|---------------------------------------|--|
| Langue familière | Languelittéraire | Emploi indéfini Emploi stylistique | « on prend la voiture de on » | « on prend la voiture de nous » |
| | | | « je prends la voiture de moi » (?) | « je prends la voiture de nous » (?) |
| | | 2) = tu (ou vous) | « tu prends la voiture de toi » | « tu prends la voiture de nous » |
| | Emploi personnel = nous | | « nous prenons la voiture de lui » | « nous prenons la voiture de nous » |

Les textes littéraires n'ont reproduit ces usages populaires qu'avec quelque hésitation. On en trouve des témoignages assez anciens, comme celui-ci chez Balzac :

Enfin, pour Vautrin, que ne ferait-on pas ? Il nous a dit : « Soyez vertueux », on l'est.

(Vautrin, acte III).

On fait comme les autres, on s'enrichit, voilà tout.

(ibid., acte V).

dans lesquels on n'hésitera guère à reconnaître un emploi personnel qui commence à s'éloigner de l'emploi stylistique. Mais ces témoignages ne vont pas encore, comme les plus récents, jusqu'à accepter le heurt de cet indéfini personnalisé avec un possessif ou un personnel de la 1^{re} personne du pluriel.

Certains écrivains modernes mêlent parfois les différents registres :

Mais on relevait, soi, la tête bien vite, car devant nous il y avait la route. (Vialar, Les Morts vivants, p. 319).

Sans le soi, qui est étranger à l'usage parlé dans cet emploi, on aurait un exemple banal de on substitut de nous.

Quant à l'usage familier, il s'accommode tant bien que mal de la polysémie de on. La même phrase accepte aisément des on indéfinis et des on personnalisés : « On nous a dit qu'on pouvait entrer. » Non seulement chaque Français prononce chaque jour des phrases de ce type, mais on voit mal comment il les éviterait autrement qu'en revenant à l'usage classique du nous sujet, ce qui généralement n'est pas le cas ¹.

Il est possible que l'emploi « personnel » de on, développé par le langage familier et aujourd'hui très largement pratiqué par tous les sujets dans un style non surveillé, ait été à l'origine une spécialisation de l'emploi « stylistique » ; mais il s'en est écarté rapidement en créant une syntaxe

I. En voici un excellent exemple, cité et analysé par G. Moignet (Le Pronom personnel en français, Klincksieck, 1965, p. 157); c'est, dans un roman de Sartre, un soldat du front qui parle : « Vous en faites pas, dit Lubéron; on sera bien reçus quand on va rentrer; on va nous voter des félicitations! » Les deux premiers indéfinis représentent la catégorie dans laquelle se range le locuteur (les soldats), et équivaut à nous; le troisième représente « les autres », les civils, les gens de l'arrière; la présence dans la proposition où il est sujet d'un nous objet affirme son caractère proprement indéfini et dénonce le changement d'emploi par rapport aux deux autres, qui relèvent de l'emploi dit personnel. — On connaît le passage du Misanthrope, dénoncé comme « jargon » par les contemporains, où ce vers contient deux indéfinis d'inégale extension : « ... Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers ».

nouvelle, qui en fait un équivalent de *nous*, avec un système mixte de représentants où la 3^e personne du singulier et la 1^{re} du pluriel ont chacune leur part bien définie ¹.

Strasbourg.

Ch. MULLER.

1. Sans donner ici une bibliographie étendue, signalons deux publications récentes. Sur l'histoire des emplois de on et sur l'interprétation de ses rapports avec l'indéfini, l'ouvrage de G. Moignet cité supra, n. 1, p. 54; sur les valeurs de on par comparaison avec l'expression de l'indéfini en allemand et en anglais, André Clas, Le Champ notionnel du pronom indéfini « on », Tübingen, 1968, 170 p. Nombreuses indications bibliographiques dans l'importante étude de B. H. J. Weerenbeck, le pronom « on » en français et en provençal, Amsterdam, 1943.

P. S. — La dernière correction d'épreuves me permet enfin de signaler l'important article d'A. Grafström qui vient de paraître dans la *RliR* (juillet-déc. 1969, p. 270-298), « On » remplaçant « nous » en français. Bibliographie très

abondante.